

## TABLE RONDE

# La scolarisation des élèves présentant des troubles psychiques

### [Témoignages]

- On a un élève qui est un élève tout à fait ordinaire.
- Une belle expérience et une expérience positive pour la classe.

« **La scolarisation des élèves présentant des troubles psychiques** », une émission réseau Canopé présentée par **Claude Pereira-Leconte**.

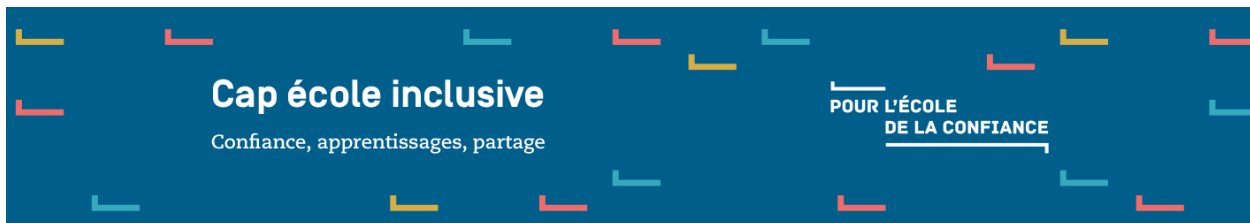
– La question des troubles psychiques est de plus en plus présente dans les médias et la sphère publique. Ces troubles placent les adultes et la société dans une situation floue, approximative, voire incertaine face aux enfants et aux jeunes qui en sont atteints. Les lois de 1975 et celles de 2005 pour l'égalité des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées ont permis de faire progresser la scolarisation des enfants atteints de troubles psychiques. Selon l'enquête annuelle du ministère de l'Éducation nationale « Repères et références statistiques sur les enseignants, la formation et la recherche », en 2018, ils seraient 80 000 à être scolarisés en milieu ordinaire. Cette progression amène une réflexion plus profonde : celle du droit au parcours, à la scolarisation complète mais aussi à l'insertion sociale et professionnelle, et aux modalités nécessaires pour faire accéder les enfants atteints de troubles psychiques à ces droits. Comment aider ces enfants et ces jeunes pour que leur vie sociale et scolaire soit plus sereine ? Comment aider les professeurs à accéder à une approche plus fine des besoins des élèves ? Les troubles psychiques sont donc le sujet de notre émission avec **Carole Lavoquet**, professeure ressource handicap mental et troubles psychiques interdegrés, **Emmanuelle Le Gallic**, professeure ressource interdegrés, et **Véronique Montangerand**, IEN conseillère technique ASH auprès de la rectrice de Lyon. Bonjour à vous trois.

– Bonjour.

– En préparant cette émission, j'ai repensé à un roman qui s'appelle *Summer*. Il avait été finaliste du Goncourt des lycéens en 2018. Il raconte l'histoire de Benjamin qui est hanté par des cauchemars aqueux, après la disparition de sa sœur Summer lorsqu'il était enfant. On écoute le portrait qu'en fait Monica Sabolo, lors d'une interview accordée à Réseau Canopé, et on en parle après.

### [Extrait]

« – Il est très contrôlé. Il essaye de maîtriser ses tics, il essaye d'être celui qu'on attend qu'il soit, donc il n'arrive pas à être vraiment naturel ou à exprimer des émotions. Donc les émotions sortent toutes seules, elles sortent justement à travers son corps, qui est agité de tics, et elles sortent la nuit, dans ses rêves sur lesquels il n'a aucun contrôle. Le lac, c'est... Il représente beaucoup de choses, je pense. Il représente les secrets, tout ce qui n'est pas dit, les mensonges, les fautes aussi, les crimes qui ont été commis. Il représente peut-être aussi l'inconscient de Benjamin qui regarde le lac avec énormément d'anxiété, il a la sensation qu'il y a des bêtes dessous, des monstres qui le regardent. »



– On vient d'entendre le portrait d'un personnage très anxieux, qui se retrouve totalement envahi par ses craintes. Nous pouvons tous être, à un moment ou un autre dans notre vie, sujets à l'anxiété ou, justement, à des craintes assez profondes. Comment différencier finalement des difficultés qui pourraient être inhérentes à la vie d'un enfant ou d'un jeune, d'un véritable trouble psychique ? Véronique Montangerand ?

– Quand j'entends cet extrait, cela m'amène à penser ce type de manifestations dans le cadre de l'école. Et ce que j'ai envie de vous dire, c'est qu'il est important, dans le cadre de la formation initiale et de la formation continue, que les enseignants, mais aussi l'ensemble de la communauté éducative avec les partenaires, différencient bien ce qui relève de la difficulté qui peut effectivement atteindre tout un chacun et la notion du « trouble » qui, quand on dit « trouble », exige un diagnostic médical qui est porté par une équipe pluridisciplinaire. Donc, je pense qu'on a peut-être dans notre école, et dans notre société, un peu trop vite tendance à parler d'un trouble avant même qu'il y ait eu ce diagnostic.

– Donc, il y a cette question du diagnostic, du trouble, mais il y a également la question de la perception des troubles psychiques. Emmanuelle Le Gallic ?

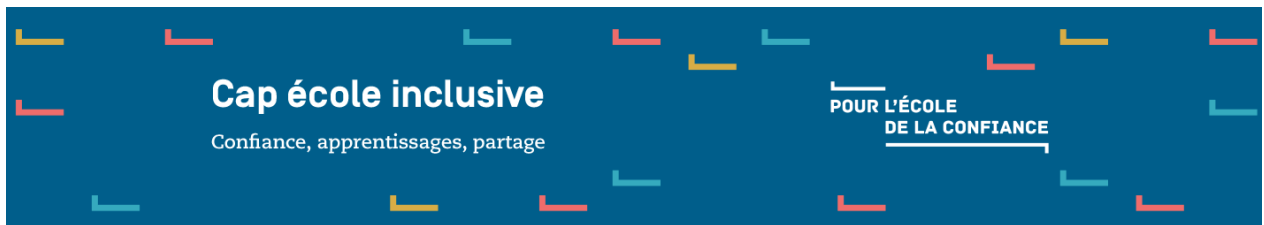
– Pour avoir aussi travaillé avec des enseignants qui les accueillent en classe ordinaire, je dirais, la différence, c'est... On va parler de « bizarreries », c'est-à-dire de choses qui... Voilà, ça peut être des cris, des troubles du comportement, des choses qui arrivent de façon un peu inopinée, sans que l'on puisse comprendre comment ça arrive. Moi, je pense que... Voilà, l'idée de « bizarreries » peut faire penser qu'on est plutôt autour d'un trouble, puisque nous, en tant qu'enseignants, je pense que c'est important de... On n'est pas en capacité de pouvoir définir les troubles, mais, en revanche, on est en capacité de pouvoir voir les conséquences de ces troubles.

– Je vous voyais acquiescer, Véronique Montangerand. Est-ce que vous voulez ajouter quelque chose ?

– Oui, j'ai envie de dire que ce qui est peut-être le plus important pour nous dans l'Éducation nationale, c'est de comprendre que le trouble, quand un enfant en est porteur, que ce soit celui-ci ou un autre d'ailleurs, premièrement, l'enfant ne le fait pas exprès, donc il ne sert à rien de vouloir agir sur le trouble, et qu'il est durable dans le temps. Donc, le travail que nous aurons tous à accomplir – et vraiment j'insisterai beaucoup sur la notion de partenariat, tous ensemble et en impliquant évidemment les familles –, c'est de modifier l'environnement pour que ce dernier puisse permettre à cet enfant ou à ces enfants d'être dans un environnement sécurisant, rassurant pour qu'ils puissent apprendre. C'est ça qui nous importe finalement. C'est transformer l'environnement, ce n'est pas agir sur le trouble.

– On ne peut pas agir sur le trouble, d'une certaine façon, mais par contre, il est important peut-être de bien observer les manifestations de ce trouble. Est-ce que vous pouvez nous en parler, Véronique Montangerand ?

– Je ne suis pas non plus une spécialiste médicale évidemment de cette affaire-là, puisque je suis avant tout membre de l'Éducation nationale, avec un parcours d'enseignante spécialisée, y compris en direction d'élèves qui présentaient ce type de troubles. Ce que j'ai envie de dire, c'est que ce que les enseignants perçoivent, ce sont des manifestations de ces troubles. Ça peut être des manifestations bruyantes, ou comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, des formes de « bizarreries » qui peuvent interroger et qui peuvent, du coup, déstabiliser à un moment donné un enseignant, mais ça peut être aussi des replis sur soi très importants, des formes d'inhibition massive, qui sont peut-être moins visibles mais qui sont tout aussi inhibitrices d'un accès aux apprentissages. Donc, les enseignants savent très vite les repérer, il me semble nécessaire que les enseignants apprennent à se faire confiance, mais cela



nécessite aussi de l'information et de l'accompagnement, et de l'outillage notamment par des professeurs spécialisés qui peuvent apporter une aide. Mais un enseignant, très vite me semble-t-il, est en capacité de repérer, finalement, ce qui peut poser problème à un enfant dans son accès aux apprentissages.

– Oui, donc on parlait finalement de manifestations qui sont assez étendues, le prisme est assez élargi. Carole Lavoquet, comment peut-on faire la différence entre des troubles de l'expression comportementale et des troubles psychiques ?

– Je reviendrai, justement, sur ce que disait Mme Montangerand. Effectivement il y a la notion de prendre le temps d'observer. Et ça, je trouve que, dans notre fonction, c'est primordial. Parce que, autant il y a des élèves, notamment en situation de classe ordinaire, qui ont des troubles du comportement qui peuvent se manifester par des cris ou parce qu'ils ne sont pas contents face à une difficulté, mais autant, en fait, nous, c'est vraiment durable et c'est vraiment récurrent. Et ensuite, ce qui est intéressant quand on observe, c'est que parfois, on arrive à savoir d'où viennent... à quel moment ces troubles apparaissent, ces difficultés apparaissent.

– Oui. Emmanuelle Le Gallic ?

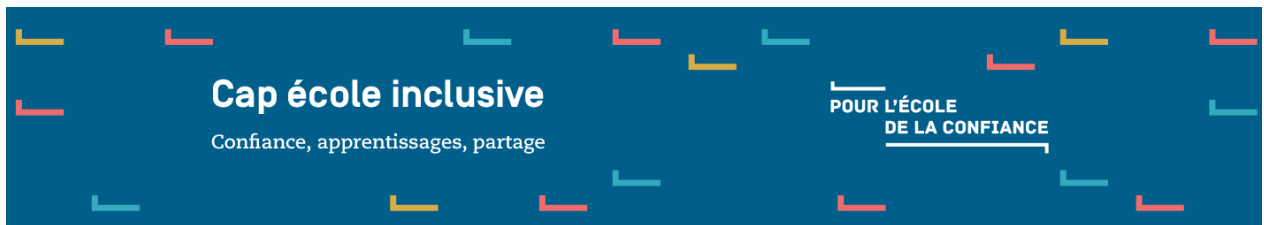
– Oui, par exemple... justement, au moment de changement de pièce, ou tout ce qui est changement... donc changement de discipline, changement de lieu, changement de personne, ça, ça peut être des...

– Oui, il y a vraiment des précautions à prendre, il y a des moments clés, j'ai l'impression, dans ce que vous me dites, pour bien observer les élèves mais peut-être aussi pour anticiper les difficultés qu'ils pourraient rencontrer.

– Exactement, parce que préparer justement ces passages, ça permet d'éviter des montées d'angoisse. En effet, l'organisation spatiale est importante, mais je pense que l'organisation du repérage temporel est importante aussi.

– Donc, concrètement, qu'est-ce que vous conseilleriez à un enseignant de faire, pour justement travailler ce repérage temporel ? Carole Lavoquet ?

– Si je reprends effectivement l'exemple de cet élève qui était très anxieux par rapport aux caméras, on a eu tout un travail concernant les confinements, les alarmes incendie, et effectivement, tout ça, ça s'anticipe. Ça s'anticipe, je trouve, au niveau spatial, effectivement, savoir à quel endroit je vais être, et aussi les repères... Bien identifier les personnes qui sont dans le collège. Par exemple, savoir que si jamais... pour le confinement, il y avait eu un travail de fait, parce que nous, les élèves devaient se confiner au CDI. Donc là, un travail fait en amont avec la professeure documentaliste de CDI pour identifier, dans telle situation, dès qu'on entendra la sonnerie, il faudra aller à tel endroit. Qu'est-ce qu'on pourra faire dans ce lieu ? Il y aura des jeux, tu seras installé à tel endroit, avec ta classe, mais il y aura aussi les autres classes du collège, il y aura beaucoup de monde. Et tout ça, quand on balise un petit peu les événements qui arrivent, ça sécurise énormément. En sachant que l'imprévu, c'est... il y a toujours de l'imprévu, et dans l'imprévu, c'est se dire : « Bon qu'est-ce qu'il se passe aujourd'hui, c'est pas comme d'habitude, qu'est-ce qu'on peut faire ? » Et là, quand il y a des crises, parce qu'on n'anticipe pas tout, nous aussi, en tant qu'enseignants, c'est ça aussi que j'aurais envie de dire, c'est que, on a beau se dire : « Je suis enseignante spécialisée, je vais essayer de trouver toutes les parades », non, il y aura toujours quelque chose d'imprévu. Parce qu'effectivement il y a le côté aussi relationnel qui est très important, notamment ce qui se passe pendant les temps de pause entre élèves, surtout à l'adolescence où tout est exacerbé. Et effectivement, quand il y a un imprévu, on fait face. Comment ? On discute, et ensuite on essaye de retrouver, de mettre en place des solutions.



– Alors, vous nous parlez justement d’anticiper les changements de personnes, d’anticiper les événements exceptionnels comme les exercices d’évacuation ou de confinement dans les écoles ou dans les établissements. Que doit-on faire aussi lorsqu’on est enseignant pour gérer le côté spatial de l’espace classe ou de l’espace établissement ? Emmanuelle Le Gallic, est-ce que vous avez des conseils à donner à nos auditeurs ?

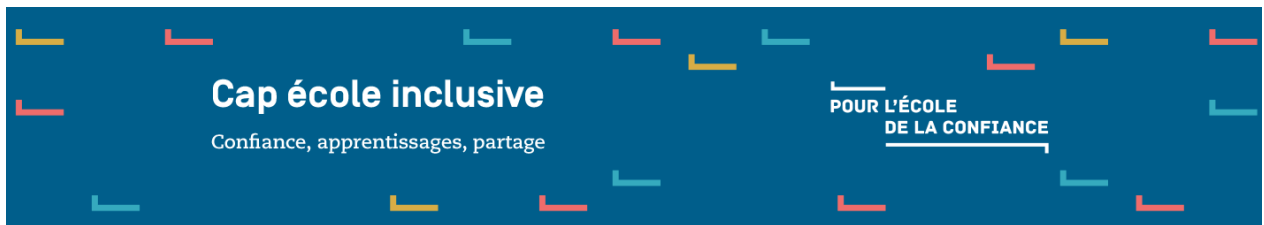
– Moi, un conseil que je donnerais, si c’est possible, c’est d’avoir un espace un petit peu enfermé, ça peut être un coin bibliothèque par exemple, où l’enfant peut être, se sentir contenu un peu par ce petit espace, et puis où il peut aussi se cacher du regard des autres. Voilà, ça peut être un lieu refuge pour lui. Une autre adaptation qui peut être cohérente, à laquelle on ne pense pas spécialement, c’est souvent de mettre l’enfant plutôt en fond de classe pour qu’il ait tous les élèves devant lui et qu’il ne sente pas des regards derrière lui. Ça, c’est une autre organisation spatiale. Enfin pour terminer, une dernière à laquelle je pense, c’est de mettre l’enfant contre un mur, plutôt que d’être plutôt côté couloir, si les tables peuvent... La rangée de tables, il y a une table qui est contre un mur, l’enfant, pareil, va être contenu par ce mur et ça va lui apporter une sécurité.

– Moi, j’entends effectivement que l’objectif de ce que vous proposez est vraiment d’offrir le maximum de sensation, d’impression de sécurité à l’enfant. Aujourd’hui, on nous a pourtant demandé en tant qu’enseignants d’ouvrir nos classes, voire de faire classe les portes ouvertes. Comment fait-on pour concilier les deux, finalement, quand on est sur le terrain ? Véronique Montangerand ?

– Moi, je partage complètement les préconisations de Mme Le Gallic et de Mme Lavoquet, concernant la nécessité pour ces enfants d’avoir le sentiment d’un espace sécurisé. C’est vrai, d’ailleurs, pour d’autres troubles. Pour les enfants qui ont des troubles du comportement, ou pour des enfants qui ont des troubles du spectre de l’autisme, on retrouve exactement les mêmes besoins. On est vraiment sur une approche par « besoins », et le sentiment de sécurité s’incarne évidemment dans les murs, dans l’espace visible, mais il va surtout s’incarner peut-être encore plus dans une relation de confiance qui va pouvoir être construite entre l’enfant et son environnement humain, c’est-à-dire les professeurs dans un premier temps, et puis les autres élèves. Donc, tout ça, ça nécessite un travail de fond, qui ne peut se penser que, je le redis, dans un cadre collectif.

– Alors, effectivement, vous venez d’aborder un point qui me semble important, c’est celui du lien entre le jeune ou l’enfant et son enseignant. Mais alors comment fait-on pour le construire, ce lien ? Carole Lavoquet ?

– Alors, c’est de la même façon, je dirais. Déjà, il y a l’enfant, le jeune et le professeur... Quand on est dans un dispositif ULIS, effectivement, le jeune a son coordinateur référent, mais il a aussi une classe de référence dans laquelle il va. Donc, il y a plusieurs liens à construire. Il y a celui, plus proche, du coordinateur ULIS avec le jeune qui, là, effectivement, va l’accompagner pendant tout son parcours au collège, et ensuite il y a le lien avec toute l’équipe éducative du collège. Donc là, pour le lien, en fait, avec toute l’équipe éducative du collège, ça passe effectivement, notamment en amont, par de l’information. Donc c’est vrai qu’en plus, dans les collèges, il y a beaucoup d’enseignants, donc ça passe par de l’information dès les jours de prérentrée. Et effectivement, là, je trouve que c’est tout à fait le rôle du coordinateur, c’est d’aller présenter les profils des élèves aussi, parce que je trouve que ça facilite, même pour les enseignants qui accueillent, ça les rassure aussi. Ils se disent : « Tiens, je vais accueillir quand même un élève, mais je sais qu’il y aura toujours la coordinatrice ULIS, les AESH aussi qui sont là pour faire du lien. » Et tout ce lien avec l’équipe enseignante se fait aussi bien dans les temps formels que dans les temps informels. Donc, moi, le conseil que j’ai à donner aux coordinateurs ULIS de collège ou de secondaire, c’est d’aller vraiment dans les salles des professeurs à tous



les moments, parce que je trouve qu'il y a beaucoup d'informations qui passent par ces temps informels. Parce que ce n'est pas contraignant, et puis quand ça ne s'est pas bien passé naturellement, ou a contrario quand ça se passe bien, on a un retour direct sur les professeurs. Et nous, à ce moment-là, on note.

Donc ça, c'est ce lien avec l'équipe éducative, et ensuite quand on est avec le groupe élèves, le lien se construit, ne serait-ce, dans un premier temps déjà, par... Déjà, pour que les élèves se voient en situation de travail, il faut déjà, ce qu'on disait au départ, qu'ils se sentent bien au niveau de l'organisation spatiale, organisation physique, et ensuite qu'ils soient disposés à travailler. Pour ça, effectivement, prendre le temps de les connaître. Moi, les débuts de rentrée, ce n'était pas tout de suite : « On commence par des évaluations. » Non, ça ne sert à rien parce que c'est extrêmement anxiogène. Donc, on prend le temps de se connaître, on prend le temps d'échanger, de... Et ensuite, petit à petit, on met du scolaire et on peut avancer de cette façon-là.

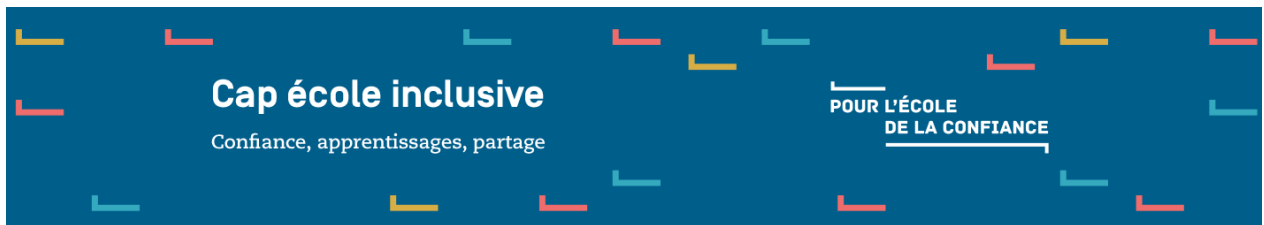
Et effectivement, ce qui est important aussi, c'est le lien avec les partenaires, dont vous parliez, Mme Montangerand. Et ça aussi, c'est primordial, notamment pour des élèves qui ont des anxiétés, je pense notamment à un élève aussi, moi, qui était dans un état dépressif. Et là, ces élèves-là sont suivis soit par des Sessad, donc avec des éducateurs. Et puis là, c'est vraiment faire le lien, nous, dès qu'on sent qu'on est un peu inquiets, parce qu'on le trouvait plus triste que d'habitude, plus apathique, plus inhibé, là, ça me paraît intéressant, à chaque fois, de se dire : « Tiens, ça serait peut-être bien que je fasse part de mes interrogations aussi aux autres partenaires », parce que souvent, ensemble, on arrive à trouver des solutions ou à croiser les regards.

– Ce qui me semble intéressant dans ce que vous venez de dire, c'est que l'enseignant doit d'abord apprendre à bien connaître son élève, qu'il soit dans un dispositif type ULIS ou dans une classe ordinaire. Est-ce que, parfois, il n'y a pas des situations qui peuvent être, justement, assez incompréhensibles pour un enseignant ? Vous parliez tout à l'heure de « bizarreries », Emmanuelle Le Gallic, est-ce que vous pouvez nous en dire un peu plus ?

– Ces bizarreries, par exemple, moi je pense à un de mes élèves qui, un jour, me dit : « Vendredi 29 juin, on va manger. » Alors, je lui dis : « Oui, on va manger vendredi 29 juin, mais comme tous les jours, tous les jours on mange. » Et voilà, là c'est typique, donc il répétait ça en boucle et en fait, comme je le connaissais un peu, j'ai compris qu'il était en train de me dire quelque chose, sauf qu'il n'utilisait pas les mots... Il ne pouvait pas le dire, il le disait à sa façon. Et en me mettant en lien, et là je pense que le lien, c'est vraiment important parce que ce sont des enfants qui ont eux-mêmes aussi du mal à faire du lien. Quand ils quittent un lieu, le lieu n'existe plus, ça peut être ça, et ils rentrent dans un nouveau lieu... Donc, en fait, j'ai téléphoné à l'enseignante qui l'accueillait dans sa classe à l'école, et elle m'a dit qu'elle avait appris aux enfants qu'elle partait l'année prochaine, comme moi, en fait, moi aussi je partais l'année prochaine. Donc, le petit garçon, en fait, était en train de me dire qu'il venait d'apprendre que la maîtresse partait aussi et le 29 juin, c'était le jour que j'avais choisi pour le repas de départ... Voilà, ça expliquait pourquoi il le répétait en boucle comme ça. Et quand je lui ai dit : « Oui, j'ai appris que ta maîtresse partait aussi l'année prochaine, tu auras une nouvelle maîtresse aussi en ULIS », il a arrêté de répéter les choses en boucle.

– Donc, il y a cette question du langage, est-ce une difficulté habituelle des enfants qui ont des troubles psychiques ? Emmanuelle Le Gallic ?

– Moi, je pense que tous les cas sont différents, mais c'est quelque chose qu'on peut retrouver souvent, en tout cas qui peut être étrange dans le sens où, souvent, ce sont des enfants qui parlent très bien, qui s'expriment très bien et qui donnent l'illusion... Nous, en tant qu'enseignants, on peut penser qu'un enfant qui s'exprime bien va comprendre bien, ou va



pouvoir aussi émettre correctement le message qu'il souhaite faire passer, et il arrive souvent que ces enfants comprennent moins que ce qu'ils peuvent dire. Voilà.

– Oui, Carole Lavoquet, je vous voyais acquiescer...

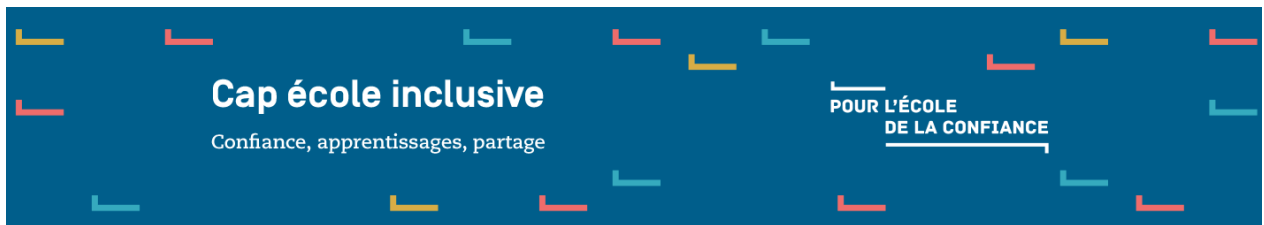
– Oui, en ce qui concerne le langage oral, effectivement, ça peut faire illusion. Parce qu'on se dit, par exemple, je travaillais beaucoup avec notamment le travail de l'information, comment on comprend l'information, à travers des extraits de journaux télévisés très courts, et je me souviens d'une élève, c'était un reportage sur la faim, et l'élève, en langage oral, je lui ai dit : « Qu'est-ce qui est important pour toi dans ce reportage ? » et elle me dit : « Bah, finalement, c'était des gens qui vendaient des tissus. » Et, a posteriori, je me dis : « D'où vient cette notion-là ? » Quand j'ai révisé l'extrait, il y avait effectivement, dans le reportage, des femmes qui avaient des très beaux tissus très colorés et on les voyait en second plan. Et cette élève-là, en fait, n'avait retenu que ça.

– Oui, Véronique Montangerand ?

– Oui, je suis vraiment absolument convaincue que pour créer ce lien, on a besoin d'un collectif. Un enseignant tout seul, qu'il soit spécialisé ou qu'il soit non spécialisé, à un moment donné, peut être en difficulté pour comprendre et pour interpréter la raison de ces bizarreries ou de ces incompréhensions. Et ce collectif a évidemment tout intérêt à être le plus étoffé possible, donc on peut y inclure tous les partenaires que vous avez déjà cités. Si on a un Sessad qui s'occupe de l'enfant, ils en font évidemment partie. Après, ça peut être aussi des professionnels qui accompagnent l'enfant dans le secteur libéral. Mais il y a un partenaire qu'il ne faut jamais, jamais, jamais oublier parce que, pour moi, il est absolument central, c'est la famille. Alors, quelquefois, il y a des tensions entre la famille et l'école, justement parce qu'on ne comprend pas les difficultés de cet enfant. Et je crois que nous avons tous intérêt à rechercher à un moment donné qui peut nous aider à remettre du lien entre l'école et la famille, avec les partenaires. Et c'est probablement dans ce collectif, dans ce que Serge Thomazet, un universitaire de Clermont-Ferrand, appelle « la création d'un espace intermétiers », à mon avis, qu'on peut trouver la manière de créer du lien, du coup de la sécurité physique, psychique qui permettra finalement à l'enfant d'apprendre.

– Oui, tout à l'heure, vous nous disiez justement qu'il y avait ce lien à créer entre l'enseignant spécialisé et l'enseignant ordinaire, et de profiter des temps formels et aussi des temps informels pour avoir des informations. Cette question également du lien avec les parents, qui semble essentielle pour un développement serein des enfants, on a également le lien qui peut exister avec l'ensemble de la communauté éducative. Donc, concrètement, qu'est-ce que l'on peut conseiller, Emmanuelle Le Gallic, à un enseignant dans une classe ordinaire pour créer ce lien ?

– Je pense déjà, en effet, tout simplement, parler aux parents. Demander ce qui s'est passé à la maison, comment ça s'est passé, qu'est-ce qu'ils ont fait hier soir, parce qu'il peut s'être passé des choses à la maison qui vont arriver, surgir en rebond dans la classe. Par rapport à l'exemple que je donnais tout à l'heure de l'enfant, de savoir qu'un enfant dit des choses en boucle... Pour revenir, là, sur mon élève, il parlait « d'extincteur, d'extincteur, d'extincteur » donc, nous, on se disait : « Oh là là, oui, ça lui fait peur, il a peur du feu, il faut le rassurer », on a essayé de tout chercher et il continuait : « Il y a des extincteurs, il est rouge l'extincteur. » Et puis, en fait, on a appris tout simplement que son père travaillait dans la sécurité et quand on lui a dit : « Ah, ton père travaille dans la sécurité ? C'est lui qui apprend à se servir des extincteurs ? », il s'est arrêté. Donc, le message était transmis. Donc, l'idée du lien, c'est d'abord parler, tout simplement. C'est vrai que ce sont des enfants qui peuvent inquiéter aussi des enseignants ordinaires, et je pense qu'il ne faut pas hésiter à faire les choses qu'on ressent



aussi, parce qu'avoir du lien, dire à quelqu'un qu'on ne comprend pas ce qu'il se passe et demander de l'aide, tout ça, ce sont des choses de bon sens. De voir que l'enfant n'arrive pas à écrire en cursive, donc on va essayer de lui donner du matériel pour qu'il puisse quand même apprendre les mots sans passer par l'écriture manuscrite... Donc, tout ça, c'est du bon sens et, simplement, parfois, les enseignants n'osent pas franchir ce cap. C'est dans ce sens-là, en effet, qu'il faut être accompagné.

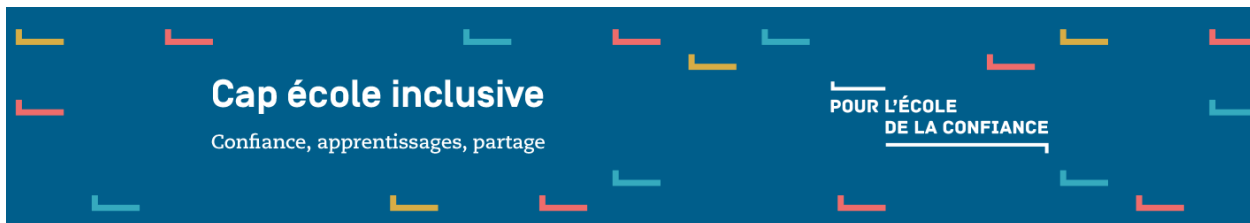
– Alors, effectivement, on parle de ce lien entre professionnels, avec les parents, mais on reste tout de même dans les murs de l'école, d'une certaine façon, mais je crois qu'il est quand même important d'aller au-delà et de toucher l'ensemble de la communauté éducative, puisque cette question de la scolarisation des enfants ayant des troubles psychiques va beaucoup plus loin. Qu'est-ce que l'on peut faire, finalement, Véronique Montangerand ?

– Alors, dans notre institution, il existe des réunions prévues à cet effet. On a déjà la réunion de l'équipe éducative qui doit être mobilisée autant que nécessaire puisqu'elle est justement là pour réunir à la fois, évidemment, la famille, mais également tous les professionnels, et pas seulement les enseignants. On va y trouver notamment les psychologues de l'Éducation nationale, les assistants sociaux, si nécessaire, les infirmiers, enfin les personnels de santé des établissements et puis les partenaires extérieurs. Quand l'enfant a une reconnaissance de situation de handicap, on a quand même aussi l'équipe de suivi de scolarisation qui est pilotée par l'enseignant référent, qui est un lieu qui se prête bien à cet échange et à l'élaboration d'un projet. Et puis, après, en dehors de l'instance qui permet la réunion de ces personnes diverses et variées qui permettent de penser le projet pour l'enfant, il faut aussi penser, a minima, à la formalisation d'un projet. Parce que je crois que si on reste uniquement dans un échange informel, même si le côté informel est important, bien entendu, il faut quand même à un moment donné passer à la formalisation a minima et, pour cela, aujourd'hui, nous disposons quand même d'outils différents. Nous avons le PPRE [programme personnalisé de réussite éducative], nous avons le PPAP [programme personnalisé d'aide et de progrès] pour un enfant qui a un trouble, nous avons le PPS [projet personnalisé de scolarisation] pour un enfant qui a une reconnaissance de situation de handicap, enfin, après on l'appelle un peu comme on veut. L'important, c'est de pouvoir voir comment, ensemble, on peut travailler avec cet enfant pour créer du lien, pour le rassurer, pour lui permettre d'apprendre.

– Si je reprends ce que vous dites depuis le début de l'émission, trois points me semblent importants lorsqu'on scolarise un enfant présentant des troubles psychiques. D'abord, l'observation. Elle permet de mettre en place des adaptations. Ensuite, offrir un cadre sécurisant, que ça soit au niveau temporel ou spatial. Et enfin, créer du lien, et ce lien se crée de différentes façons, et une des façons que l'on peut envisager, ce sont des formations croisées entre les différents acteurs de la communauté éducative. Avant de conclure cette émission, j'aimerais que nous écoutions un extrait d'une interview de Bruno Falissard, qui est disponible sur l'espace Corpus du site réseaucanopé.fr. On écoute.

### [Extrait]

« Ce qui est vraiment propre à l'être humain, c'est qu'en fait une fragilité peut conduire à une force. Si vous avez une tendance innée à être timide, vous pouvez vous construire dans votre vie autour de cette timidité et devenir avocat ou homme politique. C'est-à-dire que comme vous êtes timide, vous allez vous inscrire à un club de théâtre, vous savez que vous êtes fragile par rapport à ça, vous allez prendre la parole en classe et, petit à petit, vous allez développer la compétence et vous allez devenir finalement dans votre métier, dans votre vie, le contraire de ce pourquoi vous étiez déterminé. »



– Après l'écoute de cette interview, quel serait votre mot de la fin ? Emmanuelle Le Gallic ?  
– C'est sûr que des faiblesses sont des forces et des forces, des faiblesses. Ce sont des enfants qui, une fois mis en confiance, une fois le lien créé, une fois justement qu'ils sont mis en confiance pour pouvoir se lancer dans le bain des apprentissages, vont avancer comme les autres et vont pouvoir petit à petit justement se construire une vision de leur quotidien qui correspond à la réalité sociale.

– Oui, Carole Lavoquet ?

– Moi, ça me fait penser à un exemple d'un élève, justement, qui était arrivé au collège très inhibé, très déprimé, avec des soucis personnels, notamment un décès à gérer. Pour lui, c'était extrêmement compliqué à gérer les temps de récréation dans la cour de récréation et, finalement, avec le lien, dont vous parliez, avec la famille, avec les services de soin, avec l'équipe éducative du collège, et notamment avec un professeur de sport, au cours des années, je l'ai vu se désinhiber, s'épanouir, prendre confiance et ce qui m'a fait plaisir, c'est qu'arrivé au bout de son parcours de collège, c'était un jeune homme complètement transformé, qui a pu se lancer dans la vie professionnelle en se disant : « J'ai des compétences », et ça a été une vraie dynamique autour de lui, mais aussi une dynamique familiale. Parce que lui avait décidé qu'il était effectivement en... Il était en fait en surpoids, il a décidé de se mettre au régime et donc la famille a participé, on a beaucoup échangé sur ça aussi avec les parents, et ça fait vraiment plaisir de se dire que finalement, on peut surmonter son trouble, vivre avec et trouver, en fait, une insertion professionnelle, parce que c'est surtout ça, je trouve, qui est important.

– Véronique Montangerand, un mot de la fin ?

– Oui, évidemment, cet extrait m'amène, m'évoque très fortement ce fameux postulat d'éducabilité auquel nous adhérons tous. Fort heureusement, tout ne se joue pas avant trois ans, avant six ans et même avant vingt ans, et on a toute sa vie pour s'émanciper, pour se développer, y compris dans des domaines où on ne se sentait pas forcément très performant au départ. Donc, oui, je partage complètement ce qu'a dit M. Falissard, et c'est vrai pour tous les enfants à besoins éducatifs particuliers, bien entendu.

– C'est la fin de cette émission. Je remercie nos trois intervenantes et invite les auditeurs à consulter toutes les ressources sur l'espace dédié Cap école inclusive de site [reseau-canope.fr](http://reseau-canope.fr).

« La scolarisation des élèves présentant des troubles psychiques », une production Réseau Canopé 2019.